

L'Humanité, second stade

Ce texte est paru comme postface à l'ouvrage de Valerie Solanas, SCUM Manifesto, Mille et une nuits, 1998.

Pour ma part j'ai toujours considéré les féministes comme d'aimables connes, inoffensives dans leur principe, malheureusement rendues dangereuses par leur désarmante absence de lucidité. Ainsi pouvait-on dans les années 1970 les voir lutter pour la contraception, l'avortement, la liberté sexuelle etc. tout à fait comme si le « système patriarcal » était une invention des méchants mâles, alors que l'objectif historique des hommes était à l'évidence de baiser le maximum de nanas sans avoir à se mettre une famille sur le dos. Les pauvres poussaient même la naïveté jusqu'à s'imaginer que l'amour lesbien, condiment érotique apprécié par la quasi-totalité des hétérosexuels en activité, était une dangereuse remise en cause du pouvoir masculin. Elles manifestaient enfin, et c'était le plus triste, un incompréhensible appétit à l'égard du monde professionnel et de la vie de l'entreprise ; les hommes, qui savaient depuis longtemps à quoi s'en tenir sur la « liberté » et l'« épanouissement » offerts par le travail, ricanaient doucement.

Trente ans après les débuts du féminisme « grand public », les résultats sont consternants. Non seulement les femmes sont massivement entrées dans le monde de l'entreprise, mais elles y accomplissent l'essentiel des tâches (tout individu ayant effectivement travaillé sait à quoi s'en tenir sur la question : les employés masculins sont bêtes, paresseux, querelleurs, indisciplinés, incapables en général de se mettre au service d'une tâche collective quelconque). Le marché du désir ayant considérablement étendu son empire, elles doivent parallèlement, et parfois pendant plusieurs dizaines d'années, se consacrer à l'entretien de leur « capital séduction », dépensant une énergie et des sommes folles pour un résultat dans l'ensemble peu probant (les effets du vieillissement restant grosso modo inéluctables). N'ayant nullement renoncé à la maternité, elles doivent en dernier lieu élever seules le ou les enfants qu'elles ont réussi à arracher aux hommes ayant traversé leur existence – lesdits hommes les ayant entre-temps quittées pour une plus jeune ; encore bien heureuses lorsqu'elles réussissent à obtenir le versement de la pension alimentaire. En résumé, l'immense travail de domestication accompli par les femmes au cours des millénaires précédents afin de réprimer les penchants primitifs de l'homme (violence, baise, ivrognerie, jeu) et d'en faire une créature à peu près susceptible d'une vie sociale s'est trouvé réduit à néant en l'espace d'une génération.

L'objectif des féministes (entrer en tant que membres « libres et égaux » dans la société masculine, quitte à sacrifier au passage une partie des valeurs féminines) a quoi qu'il en soit été atteint, en Occident tout du moins. L'objectif de Valerie Solanas (détruire la société masculine, pour la remplacer par une société fondée sur des valeurs opposées) était, c'est le moins qu'on puisse dire, d'une autre nature. Dès les premières pages du *SCUM Manifesto*, on sent d'ailleurs qu'on a affaire à un texte d'une autre trempe. À l'aimable babil d'une Simone de Beauvoir (la célèbre formule « On ne naît pas femme, on le devient » ne témoignant que d'une ignorance crasse des données biologiques les plus élémentaires) succède une position réaliste, teintée de bon sens : les différences entre l'homme et la femme sont principalement d'ordre génétique, accessoirement d'ordre culturel. La question n'intéresse d'ailleurs que modérément Valerie Solanas : pour elle, en effet, la femme n'est pas seulement différente, elle est *supérieure*. Accident biologique, femme manquée, l'homme est un infirme affectif, incapable d'intérêt pour les autres, de compassion ou d'amour. Profondément égocentrique, définitivement prisonnier en lui-même, il se situe « dans cette zone crépusculaire qui s'étend du singe à l'humain ». Singe malheureux, conscient de sa disgrâce, il n'éprouve d'autre intérêt dans l'existence que d'exhiber frénétiquement son sexe (en baisant le maximum de femmes ; en entrant dans des compétitions stériles et néfastes avec les autres mâles, ses compagnons de misère). En résumé, l'homme est un singe armé d'une mitraillette. Conformément à sa nature égoïste et violente, il a ainsi réussi à transformer le monde, suivant l'expression de l'incisive Valerie, en un « gigantesque tas de merde ».

On sera tenté de rejeter cette rapide explication de l'Histoire dans les catégories du délire ; pourtant, par rapport à des théories plus lourdes (marxisme, etc.), elle tient largement la route. On en trouvera une confirmation amusante dans le « faux ami » du titre anglais : lisant les mots *cutting up*, les hommes dans leur quasi-totalité comprennent immédiatement qu'il s'agit de les châtrer, et se montrent curieusement rassurés lorsqu'ils apprennent que *to cut up* signifierait plutôt « mettre en morceaux, tailler en pièces » ; c'est dire la pathétique profondeur de l'angoisse masculine, concernant cette fameuse virilité. On notera également que ceux qui consacrent actuellement leur énergie à des combats stupides (compétitions sportives, luttes de gangs, conflits ethniques, guerres civiles ou religieuses), monopolisant abusivement l'attention des médias au détriment de sujets plus valables, sont différents à tous points de vue (convictions religieuses, appartenance raciale, convictions politiques...) ; leur seul point commun attestable est, justement, celui mis en avant par Valerie Solanas : ce sont des hommes. On ne trouvera aucune femme parmi ces obscurs crétins qui font joujou avec leurs machettes, leurs lance-roquettes ou leurs kalachnikov. De même, et malgré trente ans de propagande féministe ininterrompue, une

femme ne paraît toujours pas tout à fait à sa place au milieu d'une réunion d'affaires ou d'un conseil des ministres. Cette inadéquation, dirait Valerie Solanas, est la preuve de sa supériorité foncière. La femme n'a inventé ni le pouvoir, ni la compétition, ni la guerre ; cela se sent.

Éblouissant dans ses premières pages, le *SCUM Manifeste* bascule ensuite, il faut malheureusement le reconnaître, dans des foutaises à la Stirner, voire pis. Dès le début, à vrai dire, on ressent une vague inquiétude à voir Valerie Solanas comprendre *aussi bien* la psychologie masculine ; cette inquiétude prend peu à peu de la consistance, et on observe avec tristesse, chez l'audacieuse pamphlétaire, la multiplication de traits typiquement masculins. En premier lieu la mégalomanie, la vanité insensée, la surestimation délirante de soi (traits qui finissent par la rendre presque aussi ridicule que Nietzsche dans sa phase terminale). En second lieu l'attraction malsaine pour la violence, l'assassinat, la conspiration, l'action « révolutionnaire » ; le germe est à vrai dire présent dès le début lorsque, partant de l'indiscutable infériorité naturelle de l'homme, elle en conclut que cette portion déshéritée de l'humanité doit être liquidée ; on obtient au final un texte assez ignoble, traversé de fantasmes ouvertement nazis (cela commence par la mention de l'« art dégénéré », en passant par la proposition d'utilisation de chambres à gaz, jusqu'à l'image des « longs couteaux plantés dans la nuit »). En dernier lieu, typique en cela de son époque et de son pays, Valerie Solanas semble engluée dans un respect inconsidéré de l'« individu » et de la « liberté », en l'absence même de toute définition probante du concept ; sa peu ragoûtante description de la « femme libre » – c'est-à-dire de la femme SCUM – nous ramène ainsi aux plus sombres heures des années 1960. Tout cela est d'autant plus regrettable que Valerie semble à plusieurs reprises avoir été proche d'un authentique concept de la non-existence individuelle ; que, peu affectée par les bavardages réactionnaires si courants à son époque autour du « droit à la différence », elle continue à plaider avec énergie en faveur d'une amélioration scientifique de l'humanité ; qu'à l'inverse des niaiseries culturalistes sur l'ambiguïté et les « identités incertaines », elle demeure persuadée que la solution aux problèmes qu'elle pose passe par l'ingénierie génétique.

Tel qu'il est, le *SCUM Manifeste* n'est certainement pas, contrairement à ce qu'affirmait Valerie Solanas en 1977, le « meilleur texte de toute l'histoire » ; mais on ne peut manquer d'être frappé par la profondeur des intuitions biologiques qui le traversent. D'une part, la recherche embryogénétique a nettement confirmé le rôle secondaire et facultatif du sexe masculin dans la reproduction animale. D'autre part, les progrès réalisés dans les techniques de clonage laissent espérer l'avènement d'une reproduction fiabilisée, tout en ouvrant la possibilité de relations humaines nouvelles, étranges, à la fois fondées sur la différence et sur l'identité (relations dont les vrais jumeaux peuvent aujourd'hui nous donner un exemple). Enfin, à plus long terme, l'intervention directe sur le code génétique devrait permettre de dépasser certaines limitations actuellement considérées comme inséparables de la condition humaine (les plus spectaculaires étant bien entendu le vieillissement et la mort).

Si l'on comprend que de telles perspectives sèment la terreur chez les dévots des religions révélées (la création de la vie étant considérée par eux comme le domaine exclusif du divin), on comprend mal, en revanche, les réticences manifestées par différents penseurs se définissant *a priori* comme « progressistes ». S'agit-il d'une limitation des pensées politiques occidentales qui, de Hobbes à Rousseau, incapables de penser la société autrement que comme une collection d'individus, auraient trouvé leur apogée dans la conception classique des « droits de l'homme » et de la « démocratie » ? D'une obscure et infantile nostalgie à l'égard du stade tragique, de la « philosophie de l'absurde », voire du hasard comme divinité régressive ? D'un nouveau type de jalousie, une jalousie par anticipation à l'égard des possibilités offertes aux générations futures ? Quoi qu'il en soit, il est certain que Valerie Solanas (être incomplet, torturé, contradictoire, fascinant et exaspérant comme le sont toujours les prophètes) se situe dans le camp des progressistes. Son mépris pour la nature est infini, absolu, sans limites. Voici, à titre d'exemple, le paragraphe où elle synthétise – magnifiquement – l'idéal de vie hippie : « Il voudrait retourner à la Nature, à la vie sauvage, retrouver l'antre des animaux à fourrure dont il fait partie, loin de la ville où du moins l'on repère quelques traces, un vague début de civilisation, pour vivre au niveau primaire de l'espèce et s'occuper à de simples travaux, non intellectuels : élever des cochons, baiser, enfiler des perles. »

En plein milieu des années 1970, au milieu d'un bordel idéologique sans précédent, et malgré quelques dérapages nazis, Valerie Solanas a donc eu, pratiquement seule de sa génération, le courage de maintenir une attitude progressiste et raisonnée, conforme aux plus nobles aspirations du projet occidental : établir un contrôle technologique absolu de l'homme sur la nature, y compris sur sa nature biologique, et son évolution. Cela dans le but à long terme de reconstruire une nouvelle nature sur des bases conformes à la loi morale, c'est-à-dire d'établir le règne universel de l'amour, point final.